

SUR LES FABLES ÉSOPIQUES : MORALE DE LA FABLE ET MORALE DU RÉCIT

Arnaud ZUCKER*

Résumé

Cet article propose, à partir d'une analyse des rapports entre le récit et la morale dans les fables ésopiques, une réinterprétation de la sémiologie de la fable. On a coutume de voir dans la morale la clé de la partie diégétique de la fable qu'elle réduirait au statut d'argument métaphorique. Nous montrons que, dans la mesure où la morale constitue un complément facultatif et souvent tardif des récits animaliers, elle ne s'impose pas comme une partie structurante de la fable. Dès lors, la partie diégétique de la fable pourrait bien, en elle-même, être porteuse d'un autre type de morale. La place prépondérante des animaux dans cette partie oblige alors à réfléchir sur l'enjeu idéologique de la confrontation de l'animal avec l'homme. Et il se pourrait, en fait, que la fable ait moins pour objet de traduire, à l'intention de l'homme, une leçon naturelle, que d'exprimer un présupposé culturel plus radical : l'idée d'une animalité foncière de l'homme.

Summary

On Æsopic fables: moral of the fable and moral of the tale.

This paper analyses the relationships between tale and moral in Æsopic fables and leads to a reinterpretation of the semiology of the fable. The moral of the fable is usually considered as the key of the diegetic part of the fable which is thus reduced to a mere metaphorical argument. The moral is shown to be an optional and often late complement of the animal tales, and thus cannot be a structuring part of the fable. As a result, the diegetic part of the fable may bring, by itself, another kind of moral. The outstanding presence of animals in this part leads to the ideological stake in the comparison of animal with man. The purpose of the fable may not be the translation of a natural lesson but rather the expression of a much more radical cultural postulate: the idea of a basic bestiality of man.

Mots clés

Ésope, Fable, Morale, Rhétorique, Epimythie, Anthropocentrisme.

Key Words

Æsop, Fable, Moral, Rhethoric, Epimythi, Anthropocentrism.

Introduction

Les études modernes sur les fables grecques, dont Rodriguez Adrados (1978-1987) a proposé un recensement complet accompagné d'une critique généalogique très savante, sont souvent obnubilées par des questions philologiques et génériques. Même des chercheurs comme Perry (1952) ou Nøjgaard (1964-1967), auteurs d'études monumentales sur la fable, et qui, devant l'hétérogénéité de cette

littérature, se défendent de vouloir définir la "vraie fable" pour s'attacher à sa fonction (Perry) ou à sa structure (Nøjgaard), ne peuvent s'empêcher de réintroduire cette idée dans leurs théories⁽¹⁾. Van Dijk (1997, p. 3-37), tirant les leçons de cette aporie, après avoir présenté un résumé des théories modernes du genre de la fable, conclut par une définition personnelle *a minima*, sans aucun caractère formel: "a fictitious metaphorical narrative" (p. 113).

Manuscrit reçu le 31 juillet 2001, accepté le 9 mai 2002.

*CEPAM, Université de Nice Sophia-Antipolis, France.

(1) Voir surtout Nøjgaard (1964-1967, I, p. 371): "À part les fables proprement dites (*sic*), [les collections] comprennent bon nombre de récits appartenant à d'autres genres"; il parle de "fable ratée" (*Id.*, p. 397), de "déviation structurales", de "fables que [l'auteur d'*Augustana*] n'a pas réussi à conformer au schéma habituel" (*Id.*, p. 396) et exclut les mythes, les étologies, les fabliaux, les fables merveilleuses (voir Van Dijk, 1997, p. 33). D'autres critiques étendent son domaine et intègrent des fables hors corpus (Karadagli, 1981; Van Dijk, 1997).

Les études sur la fable accordent en revanche trop peu d'attention (sauf Keller, 1905) aux animaux en tant que tels, et se sont rarement interrogées sur les raisons profondes de l'omniprésence des animaux dans les fables, et sur la nature du lien qu'elle suppose entre l'homme et l'animal. Nous voudrions revenir, contre la lecture trop souvent allégorique de ces textes, à une conception plus littérale de la nature de l'animal des fables ésopiques et suggérer une autre interprétation de la signification qu'ont l'échange d'attributs et le transfert de valeurs mis en scène par la fable entre les hommes (auditeurs et destinataires) et les animaux.

C'est surtout la "morale", adresse parénétiq ue aux auditeurs humains, qui invite d'ordinaire à considérer le récit fabulaire comme un prétexte divertissant dans lequel les animaux font figure de doublures ou de masques à des types ou à des caractères humains. La critique de ce préjugé anthropologique, qui conditionne la réception des fables et prétend fournir la clé pour comprendre de quelle manière les animaux peuvent y "figurer" l'homme, exige que l'on réexamine dans un premier temps le rapport entre récit et moralité. Nous verrons ensuite, dans l'analyse du récit lui-même, comment la fable ne fait pas seulement des animaux qu'elle met en scène des figurants fictifs, mais se présente comme un véritable discours zoologique. Au-delà de la morale particulière de chaque fable, la représentation des animaux et leur mise en intrigue dans le récit suggère une morale plus globale et une certaine vision de l'homme.

La définition de la fable

On distingue, en Grèce, trois collections de fables correspondant à trois étapes de la constitution du corpus qui, du reste, n'a jamais été stable ni fixé⁽²⁾. La plus ancienne remonterait sans doute au moins au premier siècle, les collections antérieures - en particulier celle de Démétrios de Phalère (fin IV^e- déb. III^e s. av. J.-C.) qui est la première attestée avec certitude - étant totalement perdues. La dernière des collections de fables ésopiques est due à Planude,

et date du XIV^e siècle. Mais les manuscrits les plus anciens datent tous de la période byzantine (XI^e siècle au moins), plus d'un millénaire et demi après l'époque que l'on dit être celle d'Ésope. Autant dire que le texte des fables, même quand il reprend une trame présente chez des auteurs anciens, n'a rien d'ésopien. Ésope n'est donc, du point de vue des archives écrites, qu'un prête-nom pour désigner l'auteur multiple d'un corpus qui s'étale sur plus d'un millénaire⁽³⁾. Les textes eux-mêmes n'offrent pas une homogénéité générique plus grande: anecdotes (F. 1, 2, etc.), jeux de mots (F. 195), traits d'esprit (F. 96, 164), invectives (F. 103), mythes (F. 89, 105), etc.; la diversité des formes littéraires et leur mélange sont tels qu'il est même pratiquement impossible d'en faire une typologie satisfaisante⁽⁴⁾.

Mais la question de la définition générique (*Gattung*) de la fable, qui a été l'objet - on le comprend sans mal -, surtout de la part de la critique allemande, à partir du XVII^e siècle, d'un intérêt particulier, repose en fait sur un malentendu: pour les Grecs, en effet, la fable n'est pas un genre littéraire. La meilleure preuve en est qu'elle est tout à fait absente de la *Poétique* d'Aristote. Elle est en fait, et ce au moins à partir du IV^e siècle, considérée comme un outil rhétorique: "La fable n'est d'abord qu'un certain usage argumentatif d'un récit d'un type quelconque, susceptible de se manifester dans plusieurs des genres littéraires que les Grecs distinguaient" (Loayza, 1995, p. 21). Aussi est-ce dans le second livre de la *Rhétorique* d'Aristote que son cas est abordé. Le Stagirite n'en donne toutefois aucune définition car il considère la fable comme un récit fictif utilisé dans le discours à titre d'instrument de persuasion et de preuve (*apodeixis*), et il se contente de l'introduire par ces mots: "Les fables (*logoi*) sont, comme la parabole, une espèce d'exemple (*paradeigma*) inventé, distincte des exemples historiques [...]. Elle est, par exemple, ce que contèrent Stésichore au sujet de Phalaris et Ésope dans sa défense du démagogue" (Aristote, *Rhétorique*, II, 20, 1393 a 23 sq.)⁽⁵⁾.

⁽²⁾ Je n'ai pas tenu compte, ici, de la dernière collection et n'ai envisagé que les fables des collections les plus anciennes (correspondant aux 273 fables de l'édition GF, trad. D. Loayza) qui, pour l'essentiel, reprend celle de Perry (1952). Les numéros des fables sont ceux de l'édition de Chambry (1925-1926).

⁽³⁾ Ésope, aux dires d'Hérodote, aurait vécu au VI^e siècle. Parmi les fables qu'on lui prête, certaines remontent probablement au moins au VII^e siècle (cf. F. 8, dérivant de Hésiode, *Travaux et Jours*, v. 212), d'autres ne pouvant être antérieures au IV^e siècle (telle la fable 98 qui met en scène Diogène le Cynique, ou la fable 96 sur l'orateur Démade).

⁽⁴⁾ Rodriguez Adrados (1978-1987) a proposé de distinguer deux types de fables: les "étiologiques" et les "agonistiques", le reste étant selon lui résiduel. La structure classique de la fable serait la suivante: une situation "prologale", et parfois "agonale", une action, et une conclusion qui peut faire partie de l'action. L'imprécision de ce schéma, l'existence de fables à la fois agonistiques et étiologiques, la présence fâcheuse d'un résidu considérable ont valu à l'auteur de cette courageuse tentative de nombreuses critiques. Voir aussi Nøjgaard (1964-1967, I, p. 48-121).

⁽⁵⁾ Cf. Quintilien, *Institution oratoire*, 5, 11, 19-21, qui ne définit pas non plus la fable.

Les rhéteurs grecs de l'époque romaine, dans leurs manuels d'exercices rhétoriques, lui consacrent tous une notice qu'ils font systématiquement figurer en tête de leurs traités intitulés "exercices préparatoires" (*progumnasmata*), justifiant cette place par le fait qu'elle constitue l'entraînement le plus simple et le moins technique de tous: "Tout comme les hommes qui ont établi cet ordre [de priorité] ont compris l'utilité des exercices préparatoires pour éviter la difficulté des sujets ardu, ils ont fait de la fable le premier des exercices préparatoires, car elle est claire immédiatement, plus simple que tous les autres exercices et joue sur son affinité naturelle avec les œuvres poétiques qui constituent l'étape pédagogique précédente des jeunes gens, qui ne doivent pas trouver les fables totalement étrangères ni absolument nouvelles pour eux"⁽⁶⁾. Nous avons conservé les exercices préparatoires de quatre rhéteurs, réunis au siècle précédent par un philologue allemand (Spengel, 1848-1885), qui donnent de la fable, toujours désignée dans les sommaires par le terme de *muthos*, une définition convergente dont nous présentons ici les différentes versions:

- Théon d'Alexandrie (I^e-II^e s. ap. J.-C.): "La fable (*muthos*) est un récit fictif (*logos pseudês*) qui illustre la réalité (*alêtheia*); mais il faut savoir que notre examen ne porte pas pour le moment sur toutes les fables, mais sur celles pour lesquelles, après l'exposition, on ajoute une sentence (*logos*) dont [le récit] est l'illustration (*eikôn*) [...] Ces fables, les poètes anciens les qualifient plutôt de *logos*, parfois de *muthos*. Les prosateurs donnent nettement la préférence à l'appellation de *logos* au lieu de *muthos*, d'où vient qu'ils qualifient aussi Ésope de *logopoiôs* ("faiseur de *logoi*"). Mais Platon, dans son dialogue sur l'âme, dit tantôt *muthos*, tantôt *logos*. Et on dit *muthos* - qui est une sorte de *logos* - dans la mesure où les Anciens appellent aussi le fait de parler (*legein*) "raconter des histoires" (*mutheisthai*). [On dit aussi] *ainos* (avertissement, message)⁽⁷⁾, parce qu'elle contient une certaine recommandation (*parainêsis*). De fait, l'intrigue dans son ensemble renvoie à un projet utile. Il n'en reste pas moins que certains appellent aussi les énigmes des *ainoi*." (Spengel, II, p. 72).

- Hermogène (II^e-III^e s. ap. J.-C.): "On considère que [la fable] est fictive (*pseudês*), mais que néanmoins elle est

utile pour les circonstances de la vie" (Spengel, II, p. 4).

- Aphthonios (III^e s. ap. J.-C.): "La fable vient des poètes, mais elle est devenue aussi commune aux rhéteurs, à partir de la recommandation. La fable est un discours fictif (*logos pseudês*) qui donne une image de la réalité (*eikonizôn tèn alêtheian*)" (Spengel, II, p. 21).

- Nicolas le Sophiste (V^e s. ap. J.-C.), dans sa définition de la fable, pour laquelle il emploie de préférence le mot *muthos*, dit que "le mot fable vient de raconter (*mutheistai*), c'est-à-dire parler (*legein*), non pas que nous ne parlions pas dans les autres [types de discours], mais parce que c'est [par celui-là] que d'abord nous comprenons dans son sens politique le fait de parler. Certains l'ont aussi appelée "avertissement" (*ainos*), en raison de la recommandation qu'elle contient, d'autres "parole" (*logos*)", puis il reprend, en la glosant, la définition traditionnelle, qu'on trouve chez Aphthonios: "La fable est un discours fictif (*pseudês*) qui donne une image de la réalité (*eikonizôn tèn alêtheian*) par sa composition vraisemblable. Un "discours fictif" car, de l'avis commun, il repose sur des choses fictives, et "qui donne une image de la réalité" car il n'aurait pas l'effet qui est le sien s'il n'avait quelque ressemblance avec le vrai" (Spengel, II, p. 451).

Ainsi, la fable est presque indifféremment désignée par trois termes généraux: *ainos*, *logos*, *muthos*, qui ne sont en aucun cas des termes techniques⁽⁸⁾. Le second est celui dont l'extension est la plus grande et les connotations les plus nombreuses. L'opposition, relativement tardive (Détienne, 1981, p. 94 sq.), entre *logos* et *muthos* selon le critère de rationalité n'est pas pertinente dans le cas de la fable et ne saurait opposer deux conceptions de la fable, sinon dans de rares situations, à caractère polémique, comme dans le *Gorgias* de Platon (523 a): "Prête attention à ce beau discours de raison (*logos*), que tu considéreras comme une fable (*muthos*), mais qui est pour moi un discours de raison (*logos*)" (Cf. aussi Platon, *Phédon*, 60b et 61c.) Les deux derniers termes, qui sont aussi les plus fréquents, insistent sur le caractère narratif de la fable et le premier, que l'on rencontre surtout dans la poésie ionienne, sur son caractère gnomique, sans impliquer pour autant, comme pourrait le laisser croire

⁽⁶⁾ Nicolas le Sophiste (V^e s. ap. J.-C.) in: *Rhet. Grec.*, III, p. 451 sq., *Progumnasmata*, Définition de la fable (*horos muthou*). Cf. Hermogène (II-III^e s. ap. J.-C.): "On juge bon de présenter d'abord la fable aux jeunes gens, parce qu'elle peut orienter leur esprit vers le perfectionnement, et on juge bon que, puisqu'ils sont sans expérience, ils inventent", in: *Rhet. Grec.*, II, p. 3 sq., *Progumnasmata*, Définition de la fable.

⁽⁷⁾ Le terme grec est presque intraduisible: il peut désigner "toute parole chargée de sens".

⁽⁸⁾ Sur les trois mots *ainos*, *logos*, *muthos*, voir Hausrath (1890, p. 1704-1705), Van Dijk (1997, p. 79-88 et 110-111) et Nøjgaard (1964-1967, I, p. 122-129). Ces termes sont globalement employés *successivement* dans la tradition pour désigner la fable (*ainos*: archaïque, *logos*: classique, *muthos*: hellénistique), mais cette évolution lexicale ne semble pas refléter une évolution théorique.

